

1 - ENFER OU PARADIS ?

Dès sa descente du train, Alexandrine vacille ; le semblant d'assurance qu'elle affiche depuis son départ ce matin, l'a quitté. La gare est extraordinairement vaste mais sombre, bruyante et grouillante. L'odeur âcre qui y règne la prend à la gorge et la fait tousser. Ses poumons se contractent, et elle se surprend à respirer du bout du nez pour en inhaler le minimum.

Timidement, elle observe les lieux. Rien de familier. Pas d'Eugénie. Pourtant dans sa dernière lettre, elle avait promis d'être là à son arrivée.

Et s'il était arrivé quelque chose ? Elle repousse son inquiétude avec force. Il n'y a pas de raison. Elle va arriver. Il faut juste attendre.

Nerveusement, elle consulte sa montre pour la énième fois. Les aiguilles marquent toujours 17h00. Cela fait trente minutes qu'elle attend. Une éternité. Comme si elle avait pris racine sur ce quai de gare froid et hostile.

Eugénie est si ponctuelle habituellement. Que s'est-il passé ?

Désespérée, elle jette un regard inquiet sur la foule menaçante qui la bouscule.

Ce matin, elle a pris la Micheline à Lamballe. C'est la ligne de la Brohinière qui relie Brest à Montparnasse. Le voyage est long mais il s'était bien déroulé. Elle avait même dormi !

Et la voici dans ce Paris magique qui la faisait rêver quand elle travaillait sa terre. Si sa sœur avait choisi ce lieu, c'est qu'il devait être particulier. « Paris » avait un goût de nectar dans sa promesse. Ces retrouvailles, elle les avait imaginées tant de fois qu'elles ne pouvaient être que merveilleuses. Mais ce qu'elle vivait en ce moment précis ressemblait plus à un mauvais rêve. Peut-être allait-elle se réveiller ?

Abandonnée dans cet endroit inhospitalier, elle a la sensation de débarquer sur une autre planète. Les gens autour d'elle se pressent, la contournent de justesse et dévisagent cette forme sombre obstinément immobile sans en déceler la détresse.

Alexandrine est une belle femme. Sa grande silhouette auréolée de lumière sort de l'ordinaire. Ses longs cheveux blonds presque blancs sont nattés en un petit chignon sage joliment posé sur le bas de sa nuque. Son visage ovale aux pommettes hautes et son regard azur, captivent l'œil et ne laissent personne indifférent.

Mais aujourd'hui son beau regard est triste et voilé.

D'une main, elle traîne une grosse valise pendant que l'autre serre farouchement contre sa hanche, un panier ventru dont la bonne odeur la rassure. Il ne l'a pas quitté du voyage. Un peu de sa terre. Quelques richesses. Des œufs, un gros poulet, un beau pâté de campagne, quelques galettes de Sarrazin et une poignée d'herbes aromatiques et curatives dont elle seule a le secret. Alexandrine se réjouit déjà du plaisir qu'il procurera à sa petite sœur.

Sous la poussée des passagers pressés de retourner à leurs vies, elle titube et se rattrape de justesse.

Elle regrette déjà la quiétude de sa campagne. Elle pestait parfois contre la monotonie de sa vie. Entre les vaches et les porcs, il n'y a pas grande distraction ni suspens. Mais ses vaches et ses porcs, elle y est attachée.

Ces derniers mois, son travail était devenu une routine laborieuse et ingrate qui ne la satisfaisait plus. Qui lui pesait, elle que le travail ne rebutait jamais. La gaieté et la foi avaient déserté. Tout lui était devenu égal. Elle avait même perdu l'appétit.

C'est d'ailleurs pour ça que le Jeannot lui avait proposé de partir.

A nouveau, elle scrute la foule à la recherche de la silhouette espérée. En vain. La tête lui tourne. Et si sa sœur ne venait pas ? *« Ah j'srai dans de beaux draps ! Y aurait pu qu'à reprendre un train dans l'autre sens. C'est l'Alfred et la Marguerite qui vont se gausser si j'reviens, à peine partie... »*

- Attention à toi... ici, c'est chacun pour soi, dit une voix qu'elle n'avait plus entendu depuis trop longtemps.

-Ah te voilà ! S'exclame Alexandrine soulagée, j'ai cru que tu m'avais oubliée. Soudain, il n'y a plus qu'elles deux. L'agitation, le bruit, l'odeur, tout a disparu.

Son regard insatiable la dévore avec bonheur.

Huit mois qu'elle ne l'avait pas vue. Choc. De grands yeux verts perdus dans un visage trop pâle et amaigri. Des cheveux coupés courts remplacent la crinière rouge qui lui allait si bien. Envie de pleurer et de la serrer dans ses bras pour la protéger mais trop intimidée pour le faire. Elle ravale ses larmes.

- Mais non, grande sotte ! Comment veux que je t'oublie ! Pour une fois que le Jeannot te laisse partir réplique Eugénie enjouée.

Eugénie est essoufflée d'avoir couru mais ses yeux brillent de joie. Elle est si heureuse de revoir sa grande sœur. Leur éloignement lui coûte mais jamais elle ne le lui avouera. Hier, une

complicité naturelle, aujourd'hui, un grand vide. Même si elles s'écrivent, la distance a inexorablement changé leur relation. Elle sait qu'elle lui a causé un grand chagrin en s'enfuyant et qu'elle le vit mal. Mais elle n'avait pas le choix. Pas question de lui en causer davantage mais au contraire, lui prouver qu'elle va bien dans sa nouvelle vie.

Eugénie est plus petite et carrée. Vive, dynamique, rien ne lui fait peur. Un garçon manqué. Elles s'embrassent gauchement. Elles n'ont pas l'habitude des effusions.

- désolée pour le retard, mais *j'avais pas terminé mon service* lui dit-elle en souriant.

Eugénie sert les riches. Elle travaille dans un grand hôtel parisien.

Elle remarque la lourde valise de sa sœur et l'empoigne sans effort. Les deux femmes s'éloignent de la plateforme.